

Membre du comité de rédaction de *Lumière & Vie*, Maud Charcosset est formatrice en théologie à Lyon, mariée et mère de famille.

## Maud CHARCOSSET

### Entre tentation et bénédiction

1. Lucien POILÂNE (dir.), Requête adressée par 28 personnalités afin que le péché désigné par gourmandise soit traduit dans la langue française par un terme plus approprié (goinfrerie, gloutonnerie), Anne Carrière 2004).

En Occident, la gourmandise fut un péché; l'est-elle encore? Dans sa *Physiologie du goût* (1825), c'est à elle que Brillat-Savarin prétend rendre justice, s'élevant contre sa réduction à la vulgaire gloutonnerie. N'est-il pas aujourd'hui largement entendu? Jean-Paul II recevra de fait une *Supplique pour enlever la gourmandise de la liste des péchés capitaux*<sup>1</sup>.

Comment comprendre ce retournement? Est-ce la fin d'un malentendu, dans la réhabilitation du corps et du plaisir? Le péché de gourmandise n'est-il qu'un résidu folklorique de la tradition chrétienne ou bien l'association persistante des termes serait-elle l'indice d'une ambiguïté, que soupçonne le souci diététique et esthétique? Inversement, la promotion de la gourmandise recèle-t-elle une vraie profondeur? A travers ce renversement, la tradition chrétienne a-t-elle encore quelque chose à nous dire du goût de vivre en humains?

### Quel péché?

Parler de la gourmandise en termes de péché, c'est parler de Dieu, des relations humaines devant Dieu, dans le temps de l'Eglise. C'est situer le désir et le plaisir liés à la nourriture dans la relation de foi à Dieu, à son salut, qui ouvre l'homme à sa vérité. Si le péché est en christianisme une réalité centrale, c'est au sens strict: il n'est ni premier, ni dernier, cette place revenant à Dieu, source et accomplissement de toutes choses, singulière-

← Pieter BRUEGEL l'An-cien, *Gula (la gourmandise)*, détail, 1556-57, gravure, British Museum, Londres.

rement de l'humain. C'est de manière dérivée que l'on parlera de péché hors de la foi : on le réduit alors à la transgression, la faute, la culpabilité, le sentiment de culpabilité. Il ne saurait donc occuper justement qu'une place relative, à Dieu et en lui à l'homme.

Parler ainsi, c'est encore situer notre rapport à la nourriture dans la complexité des relations humaines devant Dieu : car il désigne à la fois une condition universelle (Rm 3,9), le « péché du monde » (Jn 3) qui pèse sur notre liberté personnelle, et des actes imputables à cette liberté, qui l'amointrissent.

C'est enfin rappeler la condition temporelle de la vie chrétienne : entre-deux paradoxal dans lequel le péché est à la fois ce dont nous sommes déjà délivrés en Jésus-Christ, et ce dont nous avons pourtant encore à nous garder, exigence de lucidité indissociable de la vie chrétienne<sup>2</sup>. « Marcher dans la vérité », c'est se tenir à la fois dans la confiance en Dieu et la conscience de notre responsabilité. Le discernement des péchés est ainsi lié à l'exigence du temps : l'Église et chaque chrétien cherchent à vivre de l'Esprit dans des situations toujours nouvelles à l'égard du parcours historique de Jésus, qui requièrent une interprétation continue des moyens de leur fidélité. La liste de péchés capitaux est l'une des notions élaborées pour l'évaluer. Or l'utilité de cette notion déborde les conditions de son émergence.

2. Si nous disons, « nous n'avons pas de péché, nous nous égarons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous. Si nous confessons nos péchés...il nous pardonnera nos péchés... je vous écris cela pour que vous ne péchiez pas. Mais si quelqu'un vient à pécher, nous avons un défenseur devant le Père, Jésus-Christ, qui est juste » (1 Jn 1,8-2,1).

## Ascèse et liberté

Si le rapport à Dieu et à la nourriture sont liés, c'est qu'il s'agit de part et d'autre de vie et de mort : cette liaison se vérifie éminemment en christianisme, en raison du statut du corps. Foi et péché se jouent à travers les réalités les plus quotidiennes, dont celle de la nourriture : il s'agira toujours d'inscrire la foi dans un juste rapport au corps.

Jésus ne se présente pas comme un ascète à la manière de Jean Baptiste et d'autres groupes religieux : il inscrit la nouveauté du Royaume advenant dans sa personne en relativisant les prescriptions rituelles relatives aux repas, réaffirmant l'ordre des priorités qui met la loi au service de l'homme et de l'amour, et se voit même accusé d'être un ivrogne et un glouton (Mt 11,19).

L'Incarnation ne conduit pas à majorer l'importance de la nourriture, mais à la convertir en un sens pascal, à formuler et mettre en œuvre dans un monde divers et changeant.

3. La chair est ici comprise comme expression biblique de la fragilité de la créature, lieu-même où s'exerce l'Esprit, qui en est à la fois principe de création et de libération : mais le sens gnostique qui condamne la matière et le corps menace toujours comme une dérive.

4. Dès le premier Testament (Gn 8,21 ; Ex 20,17 ; Dt 5,21), et dans le Nouveau (Rm 7,7ss) ; Paul analyse les rapports entre convoitise et péché ; Ga 5,16-24 évoque la révolte de la chair contre l'Esprit ; 1 Co 9,24-27 la vie chrétienne comme épreuve et combat ; 1 Jn 2,16 distingue la convoitise de la chair, des yeux, et l'orgueil du monde ; cf. aussi Jc 1,13-15. La réflexion est reprise par Origène, Basile, Jean Chrysostome, Jean Climaque.

5. Cf. *Ethique à Nicomaque*, III, 13 et *Le Pédagogue*, II, 1 et 2. *Opsophagia*, usage immodéré de nourritures raffinées, *gastrimargia*, gloutonnerie ou folie du ventre, *laimargia* ou folie de la gorge.

Le premier tournant décisif, dont témoigne le Nouveau Testament, s'opère précisément quand l'Eglise entre dans une histoire (cf. Lc 5,35 ; 21,34 ; 1 Co 6, 10 ; Rm 13,13 ; Ph 3,19). C'est dans un autre tournant que va se poser la question des péchés capitaux dans la patristique grecque et latine : lorsque cessent les persécutions, que le christianisme devient religion officielle de l'empire romain, se lève alors l'idéal monastique comme expression de la radicalité évangélique. La notion de péché capital est marquée par ce contexte spirituel, monastique et ascétique. Or jusqu'à quel point l'ascèse appartient-elle à la vie chrétienne ?

### Un équilibre nécessaire et fragile

L'*askèsis*, c'est l'exercice : de l'artisan, du sportif, du penseur. Pour le moine chrétien l'exercice est spirituel, traduction de la *kénôse* du Christ (Ph 2). L'enjeu en est la liberté intérieure dans le combat contre ce qui la menace, les impasses du désir dans la convoitise, ou concupiscence de la chair<sup>3</sup>, dont la gourmandise (*gula*) est l'une des manifestations. Ce thème de la convoitise est philosophique, mais surtout biblique<sup>4</sup>.

Depuis Evagre le Pontique, puis le pape Grégoire le Grand, la *gula* appartient à la liste des péchés capitaux et se définit par l'usage immodéré de nourriture et de boisson. De Clément d'Alexandrie viennent, à travers sans doute Aristote<sup>5</sup>, vocabulaire et distinctions qui deviendront classiques : manger trop, trop raffiné, tout le temps. Selon les Pères, le souci du corps et de ses besoins est légitime, pour autant qu'il ne devient pas obstacle au travail de l'Esprit : la dimension éthique de la question dérive de son importance spirituelle. Cette réflexion prend acte du déplacement chrétien qui intériorise les exigences : c'est du dedans, du cœur, que vient le péché (Mt 15,19). C'est pourquoi les moralistes se sont peu intéressés à cette tradition, voyant dans la gourmandise un péché véniel.

Si donc la gourmandise est péché *capital*, ce n'est pas au sens de « majeur » ou « mortel », mais comme « tête » ou source

d'autre péchés, qu'ils soient du même ordre (elle devient vice, disposition mauvaise), ou d'un autre ordre (luxure, envie, avarice, acédie). Pour Jean Cassien, elle est le péché le plus naturel, car elle repose sur un besoin du corps sans cesse renaissant. Mais à la différence de la luxure, elle n'admet pas de renoncement radical : la nécessité de se nourrir impose au plus une distance avec la gourmandise<sup>6</sup>. L'ascèse est cette mise à distance à laquelle l'espace du monastère et la règle donnent une matérialité : Saint Benoît fixe ainsi avec mesure les dispositions relatives à l'alimentation selon la variété des situations<sup>7</sup>.

A travers la réflexion sur les péchés capitaux, il s'agit bien du péché : de le connaître pour le reconnaître et s'en libérer. Elle est un outil pour tracer dans les situations humaines fondamentales des chemins de vie évangélique. A distance de l'ascétisme héroïque des Pères du désert, cette tradition vise un équilibre délicat : Cassien recommande la souplesse dans le combat spirituel, et la considération du tempérament de chacun. Grégoire le Grand met en garde : il s'agit de « ne pas tuer l'homme en luttant contre la chair ». La dimension spirituelle relativise donc une polarisation sur la seule objectivité des actes<sup>8</sup>. Ces données seront recueillies par le Moyen-Age et l'époque moderne, entre une position équilibrée qui fait droit au plaisir<sup>9</sup>, et une méfiance qui peut conduire à son mépris.

Car l'équilibre est fragile : s'il s'agit d'ordonner la chair à l'esprit, la tentation est grande de les opposer. L'ascèse devient alors à elle-même sa propre fin, « œuvre » mortifère qui se passe de la grâce de Dieu. Dès le Nouveau Testament, l'interprétation dualiste et gnostique menace comme une dérive contre laquelle s'élèvent déjà les lettres de Jean, et elle demeure une tentation perpétuelle dans l'histoire du christianisme, caricature de la tempérance et du combat spirituel.

## L'obsession du péché

Nouveau seuil au IV<sup>ème</sup> concile de Latran (1225) : la pratique de la confession est étendue aux laïcs et rendue obligatoire une fois l'an : la liste des péchés capitaux tend à se muer en système objectif de prescriptions et d'interdictions, le péché et l'effort pour s'en défaire prenant la première place.

6. « Si loin que nous avançons sur le chemin de la perfection, nous ne pouvons cesser d'être ce que nous sommes par naissance. (...) Il ne s'agit donc pas d'éliminer la gourmandise mais d'aménager un espace entre elle et nous en éliminant tout désir d'aliments superflus ou copieux et en nous contentant, comme dit l'apôtre, du pain quotidien » Cassien, *Consolations*, V, 18-26, SC 42, p. 210 ; cité par C. CASAGRANDE, S. VECCHIO, *Histoire des péchés capitaux au Moyen Age*, Aubier, 2003, p. 199.

7. La nourriture prévue est celle qui suffit à l'accomplissement des tâches, et évite la satiété de sorte que la nécessité physiologique devient un lieu de sanctification, les repas étant aussi occasion de méditation grâce à la lecture des Écritures au réfectoire (cf. *Regula*, 38-41).

8. Cf. *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, Beauchesne 1965, t VI, articles « Gourmandise » et « Concupiscence »).

9. Pensée en particulier par Thomas d'Aquin (cf. *Somme Théologique* 1<sup>o</sup> 2<sup>ae</sup> q.84, 2<sup>o</sup> 2<sup>ae</sup>, q.148 et 150 et *Commentaire de l'Ethique à Nicomaque*, 6,4 ) ; dans cette ligne se situe aussi la *devotio moderna*, et Ignace de Loyola : dans les « Règles pour s'ordonner dans la nourriture » (210-217) il s'agit de soumettre le corps à l'esprit et pour cela « donner à l'âme sa nourriture pendant que le corps prend la sienne ».

Dans un traité composé à la fin du XII<sup>ème</sup> s., intitulé *Le mépris du monde*, le moine et futur pape Innocent II cite le Siracide (29,21) : « Essentiels sont l'eau et le pain pour la vie humaine, les habits et la maison pour protéger la nudité » et ajoute : « en matière de nourriture, tout le reste, fruits et légumes, viandes et poissons, herbes et aromates, est non seulement superflu mais pernicieux, car il suppose recherche et soin dans le choix et la préparation des repas ». Les progrès de l'alimentation et de l'art culinaire sont lus comme dégradation et corruption, loin de la frugalité du paradis des origines où il n'y a ni faim, ni gourmandise.

## ***Il s'agit de ne pas tuer l'homme en luttant contre la chair.***

Pour St Augustin, c'est l'orgueil qui est au principe du péché des origines, non la gourmandise qui en est la conséquence (*Cité de Dieu*, XIV, 12). Pourtant « toute la culture médiévale est marquée par l'idée que le péché de nos ancêtres fut un péché de gourmandise »<sup>10</sup>. D'où une exaltation du jeûne qui va porter aux excès du catharisme et de l'anorexie mystique.

10. C. CASAGRANDE, S. VECCHIO, op.cit., p. 195.

11. Système élaboré comme pendant de débordements bien réels, non seulement laïcs mais aussi monastiques : il est des moines qui ruminent « non pas les psaumes mais les sauces », et Bernard de Clairvaux critique le raffinement de la cuisine à Cluny, les « saveurs adultères », le « mépris du goût naturel » donné par Dieu.

12. L'homme selon Calvin n'est de soi-même rien d'autre que concupiscent (*Institution de la religion chrétienne*, II,1,8).

13. Ce début du XIX<sup>ème</sup> siècle renoue avec une tradition sous-jacente qui valorise la délicatesse du goût dans les milieux qui détiennent richesse et pouvoir : « la gourmandise sociale... réunit l'élégance athénienne, le luxe romain et la délicatesse française » (Jean-Anthelme BRILLAT-SAVARIN, *Physiologie du Goût*, Méditation XI, Julliard, 1965, p. 153).

La suspension de la nécessité physiologique projette un idéal angélique, un au-delà figuré à l'inverse du banquet messianique, qui fait sortir de l'humanité. L'idée que la nourriture doit être absorbée à la manière d'un remède sera reprise jusque chez Erasme : la sainteté semble incompatible avec le plaisir du corps.

Se met alors en place un « système pénitentiel de privations »<sup>11</sup> affronté au drame du péché : Jean Delumeau a analysé cette dominante mélancolique du début de l'ère moderne, fascinée par la menace de l'enfer et « la peur de soi »<sup>12</sup>. L'homme est plus pécheur que sauvé, Dieu plus redoutable que miséricordieux. La vérité théologique et anthropologique du péché s'efface devant la souillure, la dette infinie, une « maladie du scrupule » qui confinent à une « méconnaissance de l'homme réel ». Dans le protestantisme aussi se développeront puritanisme et rigorisme, liés à une vision de la nature humaine entièrement corrompue par le péché originel<sup>13</sup>.

Face à une attitude de tempérance, n'y aurait-il pas deux sortes d'intempérance, une double manière de récuser et Dieu et l'humanité ?

## Eloge du gourmand en gourmet

Par rapport à cette tradition, *La physiologie du goût* de Brillat-Savarin manifeste un renversement total : la gourmandise apparaît comme une véritable vertu, celle du gourmet, se démarquant des deux excès de la goinfrerie et de l'ascèse. La perspective n'est certes plus théologique, elle mêle des genres divers - scientifique, historique, littéraire, philosophique, gastronomique (le mot vient de faire son apparition) - dans un hédonisme de bon aloi : la gourmandise relève du bon goût à tous les sens du terme. Loin de la bestialité dominant les représentations médiévales du péché, elle est éminemment humaine, en un sens plus aristocratique que démocratique : « Les animaux se repaissent ; l'homme mange ; l'homme d'esprit seul sait manger » (p. 23)<sup>14</sup>.

La gourmandise est la marque de l'esprit en l'homme, sinon en tout homme : aptitude culturelle et corporelle à apprécier la diversité du monde et les merveilles de l'art. Le plaisir de la table renforce les liens conjugaux, familiaux, sociaux, entre les peuples, joignant ainsi la jouissance à la vertu. Plus de tragique dans les désirs et les délices<sup>15</sup>. Paradis et enfer sont sur terre. A part la maladie et la mort, rien à craindre du corps et de ses plaisirs. La liberté est plus revendiquée qu'à recevoir, et l'on redoute moins de faire le mal que de le souffrir.

Pour autant, la tradition chrétienne a-t-elle perdu toute validité ? Le péché de gourmandise aujourd'hui a viré au douceâtre ; mais un « péché mignon » est-il encore un péché ? La gourmandise figure l'art de vivre et s'affiche partout où la publicité se loge, pour nous mettre en appétits de toutes sortes et nous disposer à y mettre le prix. Seul le souci de notre « forme » redonne paradoxalement valeur à une ascèse quasi-religieuse. Dans l'esprit du temps (retrait de l'*eschaton*, hédonisme orchestré par les intérêts économiques, médicalisation de l'existence), le corps est à la fois exalté et méprisé.

Or, au-delà de la condamnation ou de l'éloge de la gourmandise, ne s'agit-il pas d'abord de comprendre son ambiguïté ?

14. Le terme latin *delicium* signifie initialement « séduction, perversion » (cf. *Dictionnaire historique de la langue française*, Alain Rey dir., Le Robert, 1992).

15. Lorsque la culture religieuse se défait, ainsi dans le judaïsme sécularisé, la culture alimentaire recueille la mémoire et l'identité d'appartenance, « orthopraxis sans orthodoxie » (cf. Séverine MATHIEU, « La mémoire restaurée : la cuisine dans les couples mixtes juifs et non-juifs », p. 167 ss, in *A croire et à manger*, sous la dir. d'Aïda KANA FANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU et Sophie NIZARD, L'Harmattan, 2007).

***A part la maladie et la mort, rien à craindre du corps et de ses plaisirs.***

## Une gourmandise vitale

La psychanalyse souligne la place originaire et permanente de la nourriture dans la vie humaine, réponse au besoin du corps jamais dissociée de la relation à autrui, sans laquelle rien ne nourrit : aucun enfant ne vit seulement de lait ou de pain, mais aussi de la parole et du désir de qui les lui dispense. Cette implication des enjeux liés à la relation confirme déjà la pertinence anthropologique de la réflexion patristique. On est gourmand de... ceci ou cela : liées à la mémoire vitale qui supporte notre histoire, nos préférences disent une identité personnelle modelée par l'enracinement familial, communautaire, culturel, et modulée par notre parcours<sup>16</sup>.

16. Cf. David LE BRETON, *La Saveur du monde*, Métailié, 2006, p. 329 ss. Ce dont témoignent aussi bien le langage, (« croquer la vie » « être rongé, dévoré ») que les conduites d'addiction et autres pathologies qui ne sont jamais purement alimentaires.

17. Cf. David LE BRETON, op. cit., p. 325 : « manger est un acte sensoriel total ».

18. On sait le caractère très éprouvant des affections qui privent d'odorat et donc de goût, et l'importance particulière du soin à apporter aux repas pour les personnes âgées, handicapées, privées de mobilité.

19. Éprouvée, bénie, promise par le Christ ( Lc 22,14-16; 24; Jn 21,12).

La nourriture nous confronte à l'autre de la manière la plus concrète : ce monde qui s'assimile à nous, et autrui sans lequel le tout-petit, essentiellement prématuré, ne pourrait survivre. D'où vient que le goût ou dégoût en bouche puisse communiquer avec le goût ou dégoût de la vie<sup>17</sup>. Dans la sphère de l'oralité, la nourriture croise des fonctions essentielles – respiration, parole, sexualité – et donne ainsi lieu à « la saveur du monde ». La saveur de la nourriture n'est donc pas quelque chose de surajouté ou de facultatif : elle communique avec les autres sens<sup>18</sup>, et toute la tonalité de l'existence, plus ou moins douce ou amère : sans goût, la nourriture serait-elle vraiment nourrissante<sup>19</sup>? Récuser tout plaisir gourmand serait méconnaître l'importance du sentir, comme dimension fondamentale de l'existence.

En ce sens la gourmandise est nécessaire, saine, vitale, en son sens étroit et plus large : rien d'humain ne se fait sans plaisir, sans goût. Sagesse (*sapientia*), savoir, saveur ont une seule et même racine : la gourmandise est, dans toute l'existence, la marque du désir de savourer la vie et le monde commun.

## Ambiguïté et éducation

En effet notre repas nous réjouit s'il nous restaure en nous régaland. Mais si je m'enferme dans mon seul plaisir, l'inconfort me guette, puis la nausée. Cette expérience ordinaire révèle déjà l'ambiguïté de la gourmandise. Le plaisir de « déjeuner » ne trouve sa juste place qu'encadré par un jeûne relatif : pas de

bénéfique gourmandise sans faim, sans cette ascèse minimale. D'où la nécessité d'éduquer, qui n'est pas seulement diététique, mais éthique : un savoir-vivre qui nous concerne tous. La gourmandise n'est donc vitalisante qu'en intégrant par la parole la place d'autrui qui limite et diffère la satisfaction : pas tout, pas tout de suite, pas tout le temps. Altérer le désir, c'est l'élargir pour le transformer par le partage, dont celui, humainement décisif, du repas.

Car, à la différence des autres sens, le goût exige l'introduction en nous de l'autre (la nourriture) et sa destruction – d'où le lien avec le sacrifice. Avant d'être distingués au XVII<sup>e</sup> siècle, les mots « gourmand » et « gourmet » sont d'ailleurs des doubles signifiant « parasite », « glouton » : « gourmander », c'est d'abord dévorer (cf. A. Rey). La gourmandise, c'est donc aussi la tentation de dévorer autrui, ce qui lui revient, pour en jouir à mon seul profit, de peur d'en être privé : et il y a bien des manières de dévorer !

On comprend dès lors le rapport avec la convoitise, le péché, et sa dimension « capitale ». Jean Sullivan la retrouve lorsqu'il écrit : « Il n'y a de péché que de gourmandise. La gourmandise est l'impatience de jouir »<sup>20</sup>. On ne saurait pour autant confondre jouissance et péché, qui en visant la dévoration endure aussi la morsure (envie, colère, orgueil, impatience – désespoir – de l'acédie). Et tout plaisir n'est pas – Dieu merci ! – lié au péché. Le plaisir est un bien relatif : il ne se suffit jamais à lui-même.

20. *Dieu au-delà de Dieu*, Gallimard, 1968.

### **Bénédiction et reconnaissance**

Il faut aller jusqu'à une anthropologie théologique qui comprenne la gourmandise comme possibilité à la fois de péché et de bénédiction. La gourmandise aurait encore à être convertie dans la Parole qui se réalise dans l'eucharistie, dans la croix qui est vérité de l'ascèse, et la résurrection du Christ qui est vérité de toute bénédiction : comme agape ou « troisième table ».

D'emblée (Gn 2-3), la relation à Dieu se joue dans ce registre de la nourriture, en lien avec la Parole qui n'interdit que pour donner en vérité, et se donne comme la plus vitale des



21. *Confessions*, VII,X,16. Cf. Jean-Louis CHRÉTIEN, *Saint Augustin et les actes de parole*, chap. 3. Les Pères et mystiques (Ruysbroeck, Jean de la Croix) ont aussi médité sur la « gourmandise spirituelle », convoitise des dons de Dieu, des consolations sensibles et spirituelles, dans laquelle domine la recherche de soi-même. La question du rapport entre gourmandise spirituelle et charnelle est discutée chez Karl Rahner à partir de la doctrine des sens spirituels d'Origène, et par Urs von Balthasar (*La gloire et la croix*, t. 1).

nourritures. S'appuyant sur cette constante biblique, les Pères confrontent la gourmandise à la faim et soif de Dieu : le risque de la gourmandise est de fermer le désir à sa véritable vocation. Augustin médite sur la foi et la connaissance de Dieu comme nourricières, manducation eucharistique et ecclésiale du Verbe qui inverse le schéma d'assimilation : « tu ne me changeras pas en toi, comme l'aliment de ta chair, mais c'est toi qui seras changé en moi »<sup>21</sup>. Dans l'eucharistie, la merveille la plus désirable se donne à la fois dans la plus grande proximité sensible - corps, sang, pain, vin - et dans l'écart (l'ascèse) eschatologique : corps et sang humains ne sont pas comestibles, et l'hostie n'a rien de savoureux. Cette inversion pascale du désir l'affermite en l'élargissant à Dieu lui-même et à autrui, transformation de l'être qui l'introduit dans le mouvement de l'*agapè*.

La gourmandise nous confronte à cette possibilité de manquer ce que nous voulons, qui s'appelle le péché (Rm 7,19-20). La conversion proposée passe la reconnaissance, (l'aveu) de cette fragilité, appuyée sur la foi espérante qui reconnaît en Dieu la source de toute bonté, pour moi et pour tous, et invite à faire place (*kénôse*, ascèse) à cette source plus précieuse que ce qu'elle dispense. L'ascèse ordonne les priorités et suscite un rythme. En Jésus-Christ, il s'agit d'accueillir le « moment favorable » : un temps pour jeûner, un pour festoyer ensemble (Lc 5,35), l'un et l'autre manifestant à propos l'Esprit dans le corps. Manger avec... du moins pas sans... pas contre... Être nourris ensemble, membres du même corps, plutôt que de dévorer. Aimer de cœur et de corps.

Ce rythme est libérateur : c'est un bonheur de préparer un repas festif, c'est une servitude d'être soumis à une exigence de gastronomie permanente. La bénédiction serait dans la manière de préparer et partager : attention aux fruits, légumes, herbes, condiments... à ce que leur singularité et leur rencontre requiert de soin apte à en révéler le meilleur. Préférer une vinaigrette digne de ce nom pour une fraîche salade. Assaisonner (donc goûter), accompagner, présenter de simples rôti, purée, gratin, potage. Cuire à point une tarte, pâte et fruits sublimés par la dorure du four. Tout en nous trouve alors à se réjouir dans une reconnaissance qui déborde largement celle du ventre : louange (action de

***La Parole n'interdit que pour donner en vérité, et se donne comme la plus vitale des nourritures.***

grâce) à la bonté du Donateur éprouvée dans l'infinité de ses dons, création et alliance, « fruits de la terre et du travail des hommes ». Douceur d'être compagnons<sup>22</sup>.

Ni gentilette, ni diabolique, la gourmandise vaut par l'orientation du désir qui la soutient. Fondamentalement humaine, elle ne saurait être exclue du spirituel, ni nécessairement chargée d'enjeux dramatiques. La tentation de se donner soi-même le paradis est double, obsession de la pureté ou de la jouissance. Il ne s'agit pas d'opposer la douceur de Dieu à celle de ses dons, ni de les confondre, mais de recevoir ceux-ci en celle-là<sup>23</sup>.

La réflexion sur le péché ne vise pas à nous faire mal mais à nous éclairer d'une espérance qui ouvre à la lucidité<sup>24</sup>. Ni à interdire le plaisir : elle invite à le recevoir mûri comme un fruit : « Il sait, votre Père céleste, que vous avez besoin de tout cela. Cherchez d'abord son Royaume et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît » (Mt 6,25-34).

Bénie, la gourmandise participe déjà de ce surcroît : « Goutez et voyez comme est bon le Seigneur » (Ps 34, 9).

22. Éprouvée, bénie, promise par le Christ (Lc 22,14-16; 24; Jn 21,12).

23. En témoignent dans les monastères le soin apporté aux jardins, et l'invention, entre autres, de fromages, friandises, pâtisseries, liqueurs...

24. « Je vois ma vie menacée par deux périls : par les bouches avides de la gourmandise, de l'autre par l'amertume de l'avarice qui se nourrit d'elle-même. (...) Ce que je cherche, ce n'est pas une excuse à ma vie mais exactement le contraire d'une excuse : le pardon » (Stig DAGERMAN, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, Actes-Sud, 1981).

**Maud CHARCOSSET**  
maud.charcosset@wanadoo.fr